

L'art du vivant

La mode littéraire est à la biographie. Outre que cela fait bien cinquante ans qu'on le dit, encore faut-il savoir si l'on parle exactement de la même chose. Le genre biographique, comme le roman dont il dérive, n'est pas fixé. Il y a autant de variantes que de modèles et de publics présumés. Certains biographes se sont spécialisés dans le prêt-à-porter : pavés de six cents pages qu'on met en appui-tête à la plage. C'est ainsi qu'autrefois reposaient les morts. Et puis il y a les grands couturiers, ceux qui vous bâtissent un livre unique sur un corps unique. Jean-Charles Gateau est de ceux-là.

Pour être véridique, la biographie doit se garder de la tentation romanesque et proscrire l'anecdote, même si elle est de tradition familiale, alors qu'elle est controuvée. Qu'il était symbolique ce geste de l'adolescent Eluard courant après un aigle dans la montagne, revenant avec une pleurésie ! L'explication de sa mère est plus prosaïque. Libre à chacun de rêver, le rôle du biographe est de ne rien écrire qui ne soit vérifié. Son savoir se constitue sur des bases certaines : l'état-civil, les fiches de recensements, le dépouillement des gazettes locales, la correspondance privée, les carnets et papiers du poète, les témoignages écrits et oraux. Ainsi est enfin éclairé dans ses moindres escales le « voyage idiot » de 1924, comme le qualifia Eluard, grâce au journal de bord du capitaine de l'*Antinoüs*. Fin des élucubrations.

Comme pour une bonne photo, il faut savoir choisir la distance convenable. Trop près du sujet, on ne fait que redire le discours familial tel qu'il s'est constitué. Trop loin, le décor prend le pas sur le personnage. Gateau arrive à point nommé pour accéder aux documents inédits avant leur dispersion ou, plus banalement, leur disparition. Mais il a surtout le mérite de vivre dans l'intimité de l'œuvre depuis vingt ans. D'où la tonalité joyeuse de son érudition totalement maîtrisée. Ce ne sont plus des poèmes marmoréens que nous lisons, mais un envol de mots encore pris dans la glaise nour-

ricière. Là est l'essentiel. A quoi servirait le livre s'il ne faisait que raconter la vie d'un homme, aussi populaire soit-il ? Le pacte biographique, — le moins tenu parce qu'il est implicite — consiste à rendre compte de cette célébrité, à en démonter les rouages, montrant les liens ténus qui font l'œuvre toujours lue quand le phénix s'est tu dans le froid glacial de l'automne.

Pour l'Eluard que nous aimons, c'est incontestablement l'œuvre qui transforme la vie en destin. Son biographe nous en fait saisir l'unité à travers les a-coups de l'histoire, ses contre-marches. Il ne s'agit pas de juger ni de s'extasier béatement, mais d'expliquer ce que nous ne pouvons plus croire parce que nos systèmes de référence ont changé, tant sur le plan idéologique que pour la vie la plus quotidienne. Comment un homme si bon, sensible à l'amitié, a-t-il pu répondre cette terrible phrase au sujet de Zavis Kalandra, victime des procès truqués de Prague ? Gateau ne justifie pas — qui le pourrait ? — mais il fait comprendre, en fonction du contexte intellectuel de l'époque. Les exemples sont multiples. « Bref, écrit Gateau, Eluard perd sa stature de symbole et reprend son statut d'homme vivant. »

Nul n'a jamais pu expliquer comment on devient poète parmi les grands. Tout au plus un réseau de circonstances psychologiques et affectives, parfaitement aléatoires. Du moins, ici, saura-t-on, jour après jour comment on vit poète, comment on brûle la chandelle par les deux bouts pour donner aux hommes ce chant de tendresse, de révolte et d'angoisse, ces images fraternelles dont parlait Tzara à son propos.

Il y a ces attaches souterraines avec le château des pauvres, nœud de complexes, sentiment trouble qu'éprouve l'intellectuel de ne pas être à la hauteur des exigences de sa classe d'origine. Il y a ce complexe de Midas, cette façon ambivalente de se construire un amour idéal à coups de compromissions, de faiblesses, d'accommodements. C'est alors que les vers les plus difficiles de *Capitale de la douleur* nous deviennent limpides, si misérablement humains. Une jeune femme de mes amies, aux Editions Messidor, me disait son malaise quand parurent les *Lettres à Gala*. Ne fallait-il pas, à un certain moment, tirer le voile de la vie privée, surtout s'agissant d'échanges conçus hors littérature ? Certes, le sentiment olympien en prenait un rude coup. Mais je crois bien que la poésie en ressortait d'autant plus grandie, née d'une telle pathologie affective. Il faut louer Jean-Charles Gateau d'apporter tant de précisions dans ce domaine scabreux sans jamais déraiser. Et si parfois nous sommes gênés, c'est que nous oublions le choix volontaire qu'Eluard fit du surréalisme. Non point « le scandale pour le scandale » comme criait Aragon, mais le réel, dans toutes ses dimensions, y compris phantasmatiques.

Autre dominante de cette œuvre-vie qui nous échappait : la maladie. Aucun rapport avec la littérature de sanatorium selon Marcel Arland et Emmanuel Berl. Mais il y a, dans la relation au mal, à ses rémissions, de quoi comprendre l'appétit de vie, cette façon brutale de se jeter à corps perdu dans la mêlée, en 1916, puis avec Dada, le surréalisme, la Résistance, le Parti communiste. Et ces retraites soudaines, cette façon de se dégager, de qui connaît les vraies valeurs de l'existence, de qui placera toujours le sentiment, une œuvre d'art, au-dessus des idées. Et ce besoin aussi de tourner la page à plusieurs reprises, de recommencer sa vie sur nouveaux frais (alors même que la paix revenue n'impose plus de se cacher), d'être un inconnu, Didier Desroches, parce qu'il en a assez des poèmes « qu'on achète de confiance pour la signature ».

Si, depuis l'antiquité, on lit la vie des hommes illustres, ce n'est pas, contrairement à ce que croient les pédagogues austères, pour les imiter ou vivre par procuration. C'est pour approfondir l'impénétrable complexité de la nature humaine. On l'aura compris, loin du panégyrique et de la sèche chronologie, le portrait d'Eluard que Gateau nous procure n'a rien de convenu. En cela il est bien un frère voyant. Celui qui trace la route aux aveugles.

Henri BEHAR

* Jean-Charles Gateau : *Eluard (1895-1952) ou Le Frère voyant* (Laffont).